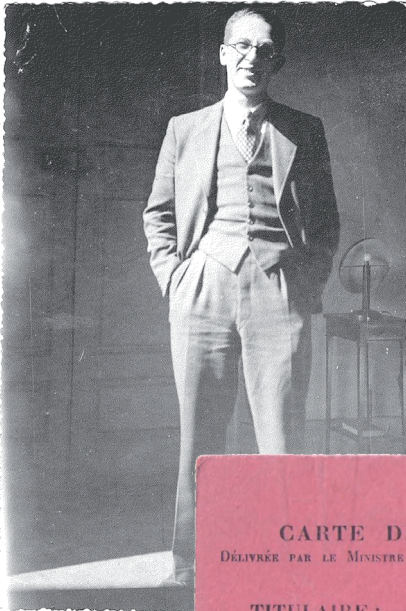


Extraits du livre de Roland Haas



Roland Haas à l'école de Chimie en 1941-1942.



**Roland Haas en 1942
quand il entre dans
la Résistance à 20 ans.**

**Carte de
déporté-résistant
de Roland Haas établie
en 1950.**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. N° 1.001.01488

CARTE DE DÉPORTÉ RÉSISTANT
DÉLIVRÉE PAR LE MINISTRE DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE.

TITULAIRE : HAAS Roland

Né le : 25 Avril 1922 Paris (7ème)
Domicile : 161 Avenue d'Alsace
Basallama Haas
Interné du 18 Mai 1944 au 29 Juin 1944
Déporté du 30 Juin 1944 au 8 Mai 1945
Carte établie le : 29 Novembre 1950

LE DIRECTEUR DU CONTENTIEUX DE L'ÉTAT-CIVIL ET DES RECHERCHES P.O. LE CHEF DU BUREAU DES DÉPORTÉS

Le Titulaire. *[Signature]*



Troisième chapitre

L'Allemagne

1 - Le camp de Buchenwald

23 JANVIER 1945

Vers la fin de l'après-midi, nous avons la sensation que notre convoi traverse une ville importante. Aucun de nous n'a plus la force de se lever et de se hisser au-dessus des ridelles du wagon pour voir ce qui se passe. Nous sommes complètement prostrés et ne pouvons que subir. Quelques manœuvres de notre train nous laissent penser que nous sommes dans une gare de triage.

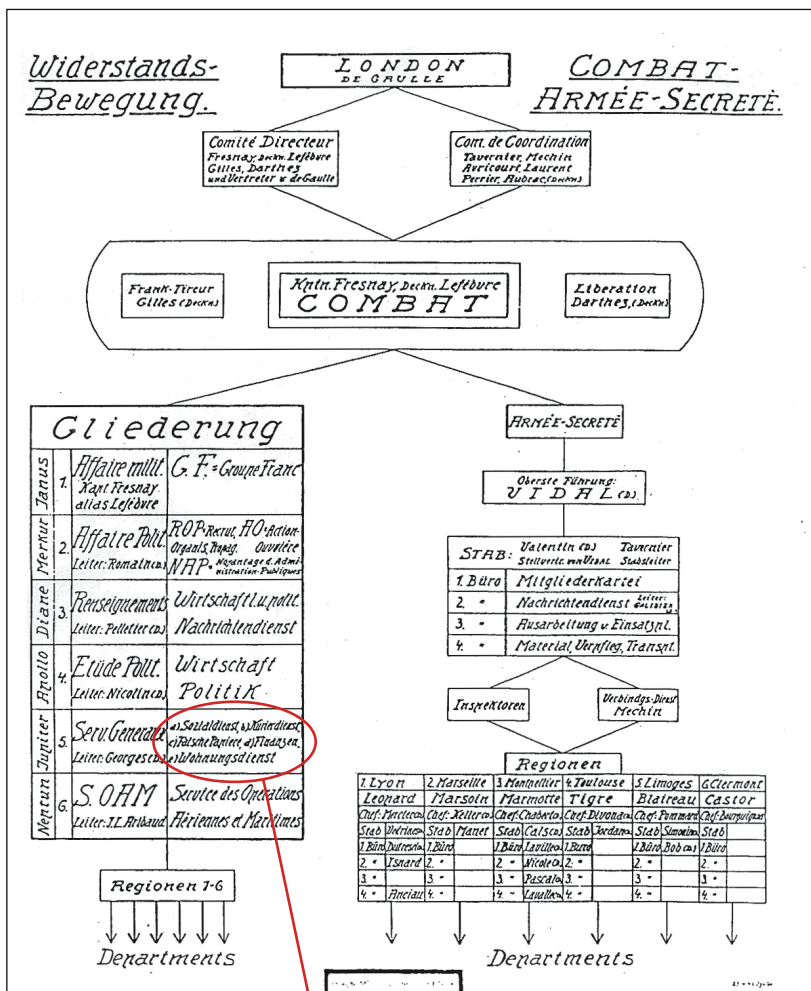
Le convoi repart doucement et roule environ une demi-heure. Il nous semble que la voie monte et gravit une sorte de colline. Au-dessus de nos têtes, nous apercevons le faîte de grands sapins recouverts de neige. Soudain, c'est l'arrêt définitif. Nous entendons des ordres gutturaux en allemand, des hurlements, des aboiements de chiens, des cris, bref le même scénario sonore que lors de l'arrivée à Birkenau. Il ne fait pas tout à fait nuit lorsque la porte de notre wagon est ouverte brusquement par deux S.S. qui crient « Heraus ! Schnell ! ».

Nous sommes au bord d'un quai de déchargement, au milieu d'une forêt.

Il s'agit maintenant de s'extraire de ce wagon qui, nous nous en apercevons, compte plus de morts que de vivants. Aiguillonnés par les clameurs, les coups de crosse et les détonations, ceux qui, comme moi, le peuvent encore, réussissent à se laisser tomber sur le quai, laissant dans le wagon des cadavres raidis non seulement par la mort, mais aussi par le gel. Nous nous retrouvons sur la plate-forme, quelques dizaines de survivants descendus de chaque wagon. C'est un miracle que nous puissions tenir sur nos jambes engourdis par le froid et l'immobilité. Notre file avance péniblement vers l'avant du train. Cela me rappelle, bien sûr, l'arrivée à Birkenau. Mais ici, pas de sélection. Il est vrai que celle-ci s'est faite durant le transport.

Les rescapés de ce convoi de cauchemar avancent lentement dans la nuit tombante, à la lumière des projecteurs qui éclairent ces silhouettes dantesques aux faces livides. Aucune construction n'apparaît autour de nous, tout au moins à proximité.

Poussés et harcelés par des S.S. hurlant « Loss ! Schnell ! », nous voilà repartis pour une marche à pied ! Ce n'est pas possible que l'on envisage, après l'horreur de ce voyage et dans l'état de faiblesse et surtout de



Reproduction d'un document de la Gestapo montrant qu'elle était parvenue à reconstituer l'organigramme de la Résistance. Elle avait identifié la place du réseau faux papiers.

Interview de Jean Samuel le 7 octobre 2019

par Jean-Christophe Saladin, écrivain et historien

Jean-Christophe Saladin – Comment se déroulait vos journées comme agent du réseau Plutus ?

Jean Samuel - J'étais permanent et allais tous les jours au local de la Cité des Fleurs. C'était mon bureau. À midi nous allions manger au restaurant du coin. J'avais une chambre chez des particuliers, dans le 16^e arrondissement. J'avais une fausse identité. Je m'appelais André Ratier.

Les agences où on allait pour chercher une chambre ne savaient pas du tout ce que je faisais. Je me disais comptable. J'avais fait une école de commerce et j'avais appris un peu la comptabilité. J'avais déjà travaillé comme comptable dans des entreprises.

Il y avait aussi des agents de liaison. Ils connaissaient la Cité des Fleurs et savaient qu'il y avait un stock de faux papiers. Il s'agissait quelquefois de vrais papiers qui étaient prêts à être remplis. Par exemple, les agents de liaison venaient parce qu'on leur avait demandé des fausses cartes d'identité pour deux ou trois personnes.

Il leur fallait la photo d'identité des demandeurs. C'était un homme ou une femme avec un âge variable. Nous devions faire une fausse carte d'identité avec quelque chose de véritable. Nous avions des contacts avec des agents de l'état-civil dans les mairies. Ils relevaient les noms de personnes et on arrivait à trouver par exemple un homme de trente ans, qui habitait Montpellier. Cela veut dire qu'il y avait des doubles. J'arrivais même à trouver où le gars travaillait. Comme cela, si la police vérifiait, la personne existait vraiment. Mais les gens en question n'étaient pas au courant.

J. C. S. - Qui fabriquait les papiers, avec quel matériel ?

J. S. - On avait un photographe, Ludo, qui arrivait à photographier les tampons. A partir de la photographie, on réalisait le tampon. Il avait son laboratoire sur place. Les cartes d'identité, à l'époque, on les achetait au bureau de tabac ou chez un libraire et il suffisait de les remplir à la main et d'y mettre le faux tampon. Nous faisons aussi des certificats de travail, qui étaient obligatoires. Tout cela se faisait à la main. Il nous fallait des tampons et les imprimés. Cité des Fleurs, nous avions un maximum d'imprimés et de tampons.

Quand les Allemands sont arrivés, ils ont trouvé leur tampon. Et le gars qui était là, qui parlait français, m'a dit : « *Ce tampon, il est vrai ou faux ?* » Alors je le regarde et je lui dis, « *Vous devriez le savoir !* ».